Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 43

Artikel: L'alliance
Autor: Duplan, J.-L.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-222840

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

68me ANNEE. — N° 43. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU* Samedi 26 octobre 1929.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : *Suisse,* **un an Fr. 6.—**
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger,* **port en sus.**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

PORQUIE TREBELHIET NE VA PAS AO PRIDZO

I'E su que Trebelhiet n'avâi pas einveintâ la pudra, ni la mécanique po fére lè beliet de banqua. Mâ n'ètâi pas sa fauta assebin. Lâi avâi pas tant ètâ baillî. Prâo su que lo dzor que l'avant partadzî tote lè malice eintre tote lè dzein de la terra, l'ètâi arrevâ justo trâo tâ. Dza, quand l'ètâi ècoulî, lo régent lâi desâi :

— Récite vâi ton aleçon, Trebelhiet, mâ, avoué lè mot dâo lâvro. L'è pe justo !

Faut vo dere que Trebelhiet n'avâi jamé su âo justo que l'ètâi que tote clliâo petite bîte nâire que lâi a su lè lâvro. Quand faillâi lière, se lâi avâi *fuseau,* ie desâi *museau ;* se lâi avâi *vaudois,* ie lièsâi *vâodâi,* et po *vicissitude,* — on tot croûïe mot po lè z'ècoulî, — ie desâi ein quequelhieint : *vi . . i, vi* — *c . . i, ci* — *si . . i, si* — *t . . u, tu* — *d . . e, de,* cein fâ *dévestiture.* Et tote lè z'affére, lè z'arreindzîve dinse.

Et po tsantâ, faillâi l'oûre déblliottâ clliâo coupllier ! Lâi compregnâi atant que ma choqua et na pas dere :

Avec allégresse, marcher vers le ciel,

quemet lo menistre lâo desâi à l'écoûla de la demeindze, ie tsantâve :

Avec la négresse, marcher vers le ciel.

On coup, lo régent lâo z'espliquâve tot cein que faut fére atteinchon su lè tserrâire quand lè tenotmobile l'arrevant âo dissime galop. Et lâo desâi assebin :

— Dis mè vâi, Trebelhiet, se l'è tè que t'allâve dein clliâo tenotmobile et que te vâye onna pancarta que sè dit : *« Allure, 18 kilomètres »,* que peinserâ-to ?

Et Trebelhiet l'avâi de :

— Ie peinseré, régent, que oncora dize-houit kilomètre, sè vâo trovâ on velâdzo que s'appele *Allure.*

Lè mousse l'avant risu et l'avant batsî *Allure.*

Pouâve pas compreindre cllia régle dâo diabllio que lâi diant l'*addition.* Lo régent lâi desâi:

— Diéro fant quatro et trâi ?

— Euh ! euh !

— Tè, Trebelhie, tè beto clliâo quatro coque dein ta catsetta, et pu oncora clliâo trâi dein la mîma fatta. Diéro ein a-to ora ?

— Aomète veingt.

— Veingt ?

— Oï, po cein que i'ein avé dza ramassâ bin quauque zene, ein vegneint, dèso la nohîre à Tyu-de-bûro, et que l'è zavè justameint messe dein mon bosson.

Et tot parâi, Trebelhiet l'avâi de clliâo rebrique qu'on pouâve pas mé.

On coup, reincontre lo menistre.

— T'i quie, Trebelhiet !

— Oï, monsu lo menistre.

— Dis mè vâi, te vin pas âo prîdzo ?

— Na, monsu lo menistre.

— Porquie, Trebelhiet ?

— Ne voliant pas, âo velâdzo.

— Quemet ? Cô ne vâo pas ?

— Ti clliâo dâo velâdzo.

— Porquie ?

— Oï. Mè diant que se lâi vé, leu ne lâi âodrant pas et mè fotrant onna bourlâïe.

— Mâ, porquie ?

— Po cein que, monsu lo menistre, quand su âo prîdzo, ie ronflio... et pu cein lè reveille !

Marc à Louis.

Trop loin ! — Toupin avait une manière de questionner tout le monde et de mal questionner. Il arriva qu'à un grand dîner sa voisine lui dit :

— Je crois, Monsieur, que les habits des hommes devraient être de la couleur de leurs cheveux, un homme avec des cheveux noirs devrait porter un habit noir, un homme aux cheveux bruns avoir des habits bruns. Ne pensez-vous pas ?

— Ça se peut, dit Toupin, mais supposons qu'un homme soit chauve...

HISTOIRE NATURELLE

DANS les compositions d'histoire naturelle du petit Auguste, nous trouvons la page suivante que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs. Ils verront que l'instruction est vraiment une belle chose. *La Rédaction.*

Le Raisin.

Le raisin se présente à nos yeux sous forme de grappes composées d'une tige à laquelle sont suspendus un grand nombre de petits ballons, ordinairement captifs, et vulgairement appelés grains.

Dès sa plus tendre enfance, le raisin est l'objet de soins constants et affectueux. On le saupoudre de soufre, on l'arrose de sulfate de cuivre, et si, malgré cette médication aussi agréable qu'énergique, on s'aperçoit que les grains s'étiolent, deviennent grêles, on s'empresse de faire parler la poudre, dans une espèce de canon entonnoir appelé canon para-grêle qui, comme son nom l'indique, a pour mission de préserver le raisin de l'atrophie.

Enfin, si la gelée, la chaleur, l'humidité, la sécheresse, le vent, la neige, le mildew, le phylloxéra, etc., etc., y consentent, le raisin finit par mûrir.

Son propriétaire qui, jusque-là, le soignait avec jalousie, s'empresse alors de le fouler aux pieds.

Voilà bien la logique humaine !

Un certain nombre de grappes échappent heureusement chaque année aux pieds de leurs bourreaux et sont livrées à la consommation.

C'est un fruit agréable, mais que nous pourrions ranger dans la catégorie des fruits décevants. Il faut, en effet, quand on mange des raisins, s'abstenir d'ingurgiter la tige, la peau et les pépins, choses éminemment indigestes. Seul, le jus — le jus divin — peut être absorbé sans inconvénient.

En prenant de l'âge, les grains qui ont échappé au piétinement et à la mastication, se dessèchent, se ratatinent, se rident — comme vous et moi, hélas ! — Mais au lieu de blanchir, ils noircissent. Eux qui dans leur âge mûr étaient si pleins, si ronds, si bouffis, deviennent bientôt méconnaissables, tant ils sont plats... Rondeur et décadence !... En vieillissant, le diable se fit ermite, le raisin, lui, devient mendiant et sur lui pleuvent... les amandes.

L'ALLIANCE

JE me demande, se dit Reymond Huguet en descendant de bicyclette au bas de la rue des Jardins qui montait décidément trop, je me demande si Elle sera encore là aujourd'hui.

Elle, c'était la femme de chambre du rez-de-chaussée de l'immeuble numéro 23 de la rue susmentionnée que, depuis huit jours, Reymond Huguet voyait chaque matin, au moment précis où il passait, se pencher à la fenêtre et étendre la main pour secouer un petit chiffon bleu, comme pour faire un geste amical. La première fois, il avait seulement noté au passage que cette jeune fille était jolie et qu'elle avait un air doux qui plaisait, la deuxième fois, il avait souri, la troisième fois, il avait souri encore, en soulevant sa casquette. Elle avait souri aussi, rougi, et s'était vite retirée... Y serait-elle aujourd'hui, à sa fenêtre ?... Numéro dix-neuf... Numéro vingt-un... Ah, par exemple, c'est dommage... vexant, ça...

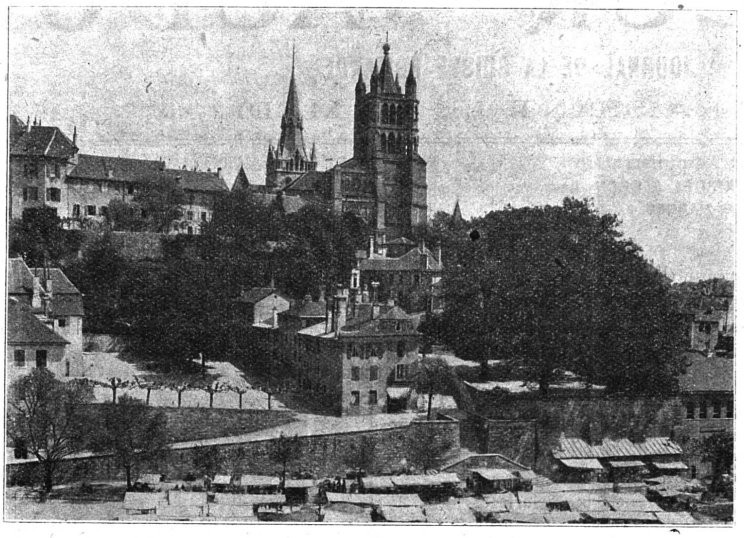
Juste au moment où il passait, la main retirait le chiffon bleu, mais il crut s'apercevoir que le rideau de gauche bougeait un peu et que, de derrière cet abri, deux jolis yeux, dont il ne savait pas même la couleur, le regardaient passer... Alors, derechef, il souleva sa casquette.

Tout le reste de la matinée, Reymond fut pensif et distrait, et, dans l'atelier de M. Schneeberger, ébéniste, où on le tenait pour un bon ouvrier, il ne fit que des bêtises. Tandis qu'il enveloppait une carcasse de bois de sapin dans une mince feuille d'acajou pour en faire un bureau Louis XVI, il revoyait, penché à une fenêtre, un joli buste et un jeune visage où passait, comme un motif gai dans un morceau grave, un fugitif sourire. C'est que M. Reymond Huguet, grand, fort, sans peur et sans reproche, qui ne craignait ni patrons ni camarades, qui boxait volontiers et qui, une fois, avait affronté cinq minutes un lion dans une cage, Reymond Huguet ne pouvait rencontrer le regard d'une jeune fille sans sentir vaciller son cœur. Et celle-ci, cette petite femme de chambre qui secouait son mouchoir bleu avait quelque chose... voyons... Un peu triste ?... Non, mélancolique plutôt, ou pensif. Pourtant, elle avait eu ce gentil sourire... Comment était-elle, au juste ? Jolie, il ne pouvait pas le jurer, elle était à demi cachée derrière ces buissons de lilas. Il n'avait vu que ses yeux et ses cheveux, ses beaux cheveux d'un blond vif, un blond brillant, un blond d'alliance, quoi... Il se redressa pour regarder son ouvrage, et rit en lui-même. Voilà qu'il pensait déjà à passer une alliance au doigt de cette jeune fille blonde qu'il ne connaissait pas mieux que le Sha de Perse... Quel drôle de type il était... Voilà cinq ans qu'il causait tous les jours avec Simone, voilà cinq mois qu'il faisait des courses de montagne avec Odette, voilà quinze jours qu'il badinait avec Lucienne et jamais il n'avait songé à parler mariage à aucune des trois. Et celle-là, qu'il avait entrevue à une fenêtre, à travers des lilas...

— Dites donc, Huguet, qu'est-ce que vous fichez avec ce tiroir ?... Vous ne voyez pas que la marqueterie fait l'angle ?... Bougre d'étourneau, voilà une heure de fichue.

— Cinq minutes, dit Reymond avec un flegme

LAUSANNE D'AUTREFOIS



La place de la Madelaine vue de la Riponne. A gauche bâtiment de la Madelaine et du pressoir de la ville. Au centre, de l'autre côté de la placette formant préau pour ces écoles, l'ancienne maison du receveur Pellis, en dernier lieu siège de la préfecture, démolie en 1898 ; en arrière et au-dessus l'ancienne cure de la Madelaine, démolie en 1912, qui abrita successivement l'Ecole superieure des jeunes filles (Ecole Vinet), l'Ecole supérieure communale, le greffe des prudhommes. Vue prise avant 1892.

apaisant, il n'y a pas de quoi me dénoncer à la tschéka.

Le contre-maître haussa les épaules et tourna les talons tandis que Reymond reprenait son travail et le fil de ses réflexions.

Ce qui était contrariant, avec cette jeune fille, c'est qu'on ne la voyait que le matin. Quatre fois par jour, il passait religieusement devant sa fenêtre, mais de bon matin seulement, elle se laissait voir... A midi, à deux heures, à sept heures, toutes les fenêtres étaient désertes et les rideaux immobiles. Naturellement, c'est de bon matin que les femmes de chambre secouent la poussière... Comment, diable, pourrait-il faire pour la voir de plus près, lui dire un mot, tâcher de l'amener à sortir une fois avec lui... Cette Lucienne avec qui il avait fait un tour dimanche passé, il en avait soupé de ses petites manières et de ses grands éclats de rire. Oui, merci bien, il ferait un contour pour ne pas la revoir, celle-là... Ce qu'il voulait, c'était une jeune fille comme celle qu'il avait vue à la fenêtre, avec son air pensif et tranquille. Oui, il fallait absolument lui causer. Il lui ferait bien comprendre que ce n'était pas pour la rigolade, mais pour l'alliance.

Il s'arrêta de nouveau et rit intérieurement... Me revoilà avec mon alliance. Est-ce que je suis fou, oui ou non ?

— Dites donc, Huguet, êtes-vous fou, oui ou non ?... Je vous dis que le dessin fait un angle droit, vous le défaites et vous recommencez la même chose.

Reymond se releva vivement, et porta la main à sa tête avec le geste de s'arracher les cheveux.

— Ah, nom de sort, bougre d'imbécile que je suis.

— Qu'avez-vous aujourd'hui ? dit le contremaître radouci en voyant sa mine contrite, c'est la première fois que je vous vois aussi distrait.

— Oui, c'est sûr, j'ai hem... j'ai un peu mal aux dents.

— Ah, diable, ça c'est embêtant... Sortez à midi moins dix et allez chez le dentiste, du baume d'acier, voyez-vous, il n'y a rien de tel. Mais tâchez quand même de finir ce tiroir proprement.

Donc, à midi moins dix, Reymond rangea ses outils, ôta sa blouse, enfila son veston et prit la porte. Il monta la rue de la Serre, et la traversa pour prendre la rue des Jardins. Il se sentait parfaitement irrésolu et incapable d'une décision, fût-ce celle d'allumer une cigarette. Peu s'en fallait qu'il ne désirât vraiment avoir mal aux dents pour savoir ce qu'il avait à faire...

En arrivant à cinq pas du numéro vingt-trois, il leva les yeux. Personne, naturellement. Il s'en dépita extrêmement. Elle aurait bien pu se méfier qu'il revenait aux environs de midi, et, sans atteinte à sa dignité, se pencher à la fenêtre. Une sorte de colère le prit qui lui rendit l'énergie.

— Je veux en avoir le cœur net, décida-t-il, je veux la voir de près et savoir de quel bois elle se chauffe.

Comme s'il enfonçait une poterne sous un flot d'huile bouillante, il poussa la porte du jardinet, enjamba les trois marches du perron, entra avec autorité et posa un doigt impérieux sur un bouton de sonnette à côté duquel, sur une plaque de fer émaillé, on lisait en lettres noires : « A. Juvisy, médecin-dentiste ».

— Ça, se dit Reymond en souriant, ce n'est pas mal. Si le patron me voyait, il me prendrait pour un type extra obéissant et soumis... Allons, laissons-nous guider par les circonstances.

D'ailleurs, la porte s'ouvrait, sous la main de celle qui, avec tant d'obstination occupait son esprit... Oh oui, c'était bien elle, et quoique son visage plutôt pâle eût vivement rougi et que ses longs sourcils étroits se fussent rapprochés, il la reconnut sans peine. C'était bien ces beaux cheveux d'or, savamment disciplinés. Les yeux. Ah, il avait cru qu'ils étaient bleus, mais ils n'étaient pas tout à fait bleus, plutôt nuancés de gris et de vert. Mais quels grands yeux et comme ils étaient limpides. La bouche...

— Que désirez-vous, monsieur, avez-vous un rendez-vous ?

Oui justement, un rendez-vous, voilà ce qu'il voulait. Qu'elle était gentille de le lui offrir tout de suite. Cela, il ne le dit pas, il se borna à le penser et la jeune fille reprit d'un ton un peu impatient :

— Entrez, monsieur, vous me donnerez votre nom.

— Mais je vais recevoir monsieur tout de suite, intervint un joli jeune homme, M. Juvisy apparemment, qui, dans le corridor étendant la main vers sa canne, avait suspendu son mouvement... C'est pourquoi, monsieur ?

— C'est, dit Reymond pris au dépourvu, et qui redoutait fort de se voir fermer la porte au nez, c'est... c'est-à-dire que j'ai mal aux dents.

— Oh, alors, nous n'allons pas vous laisser souffrir plus longtemps. Entrez ici, je vais examiner ça, préparez ce qu'il faut, Marie.

Sans trop savoir comment, Reymond se trouva étendu dans le terrible fauteuil, la tête renversée, la bouche ouverte, et les yeux au plafond.

— Vous dites, en haut, à gauche, tout au fond ? Pourtant, vos molaires sont en parfait état. Mais puisque vous avez mal !... Vous dites que vous avez très mal ?

Reymond coula un œil vers la jeune fille. Elle baissait les siens sur un verre d'eau rosée qu'elle serrait dans sa main, mais les coins de sa bouche se relevaient d'une façon suspecte.

— Oui, dit-il résolument, très mal.

— Curieux !... vous avez une dentiton superbe. Mais c'est vrai que vos dents sont trop serrées, si on enlève celle-ci, les voisines auront plus de place... Etes-vous d'accord ?

Reymond, de nouveau, glissa un œil vers la jeune fille, et cette fois il vit distinctement un regard d'où fusait la malice.

— Oui, dit-il avec énergie, esherbez-moi ça.

— Et, faut-il vous faire une injection ?... Je vous le répète, vos dents sont serrées, cela n'ira peut-être pas tout seul.

Reymond réfléchit. Une injection !... Plus souvent... Devant cette Marie au sourire moqueur, il voulait, dans la mesure du possible, faire figure de héros.

— Non, non, point d'injection, allons-y.

— Bon. Vous tiendrez fermement la tête, Marie. Ainsi... N'écartez pas trop les doigts. Tournez un peu le visage, monsieur, ainsi, ça va bien.

A travers son épaisse chevelure, Reymond sentait les petites mains fermes de Marie lui serrer le crâne. Tout allait bien, il n'avait pas peur...

— Nom de nom de nom...

Ce n'était pas Reymond qui jurait ainsi, c'était M. Juvisy, dentiste, qui peinait sur cette pauvre molaire plus qu'un bûcheron pour arracher un chêne centenaire.

— Nom de nom... Marie, tenez ferme...

Il se tut, et on n'entendit plus qu'un craquement terrible.

— Elle est cassée ? dit Marie qui ne souriait plus.

— Pas du tout, dit M. Juvisy triomphant, la voici ; mais elle n'est pas plus cariée que ce verre de cristal.

Reymond reprenait ses sens. Lui aussi eût aimé pousser un petit juron, mais il était occupé à saigner abondamment.

— Allons, monsieur, je vous laisse, si vous avez de nouveau mal, revenez, et nous verrons celle d'à côté.

Le dentiste sortit dans le corridor, il prit sa canne, et Reymond resta seul avec Marie.

Du coup, il se trouva sur ses pieds, à côté du fauteuil et dominant Marie de toute sa tête.

— Et alors, dit-il, ce rendez-vous que vous m'avez offert ?

— Dites-donc ! fit-elle amusée.

— Oui, je le veux, ce rendez-vous, mais sans votre patron que le diable emporte. Et puis, vous n'avez pas besoin de vous effaroucher, ce sera en tous cas pour le bon motif... l'alliance, quoi.

Elle rougit, sourit, le regarda dans les yeux et réfléchit un instant.

— On verra, dit-elle.

J.-L. Duplan.

LA PIPE.

Doux charme de ma solitude,
Charmante pipe, ardent fourneau,
Qui purges d'humeurs mon cerveau
Et mon esprit d'inquiétude ;

Tabac, dont mon âme est ravie,
Lorsque je te vois perdre en l'air,
Aussi rapide qu'un éclair,
Je vois l'image de la vie.

Tu remets dans mon souvenir
Ce qu'un jour je dois devenir,
N'étant qu'une cendre animée.

Et tout confus je m'aperçois,
Que courant après ta fumée,
Je passe aussi vite que toi.

Edg. Wallace : « Jack le Justicier ». — Edition Jeheber, Genève.

Plein d'imprévu et de surprises, ce livre vous tient en éveil d'un bout à l'autre. C'est un roman policier des plus captivants qui justifie pleinement la réputation mondiale de son auteur. Lisez-le donc, il vous distraira agréablement et vous reposera des fatigues de la journée.